



**L'espion
qui venait
du livre**

LUC CHOMARAT

L'espion qui venait du livre

DU MÊME AUTEUR

La Folle du roi
Fleuve noir, 1982

Le Zen de nos grand-mères
Seuil, 2008

La Publicité
PUF, « Que sais-je », 2013

Un trou dans la toile
Rivages/Noir, 2016
Grand Prix de Littérature policière

Les Dix Meilleurs Films de tous les temps
Marest, 2017

Le Polar de l'été
La Manufacture de livres, 2017

Un petit chef-d'œuvre de littérature
Marest, 2018

Le Dernier Thriller norvégien
La Manufacture de livres, 2019

Le Fils du professeur
La Manufacture de livres, 2021

L'invention du cinéma
Marest, 2022

Luc Chomarar

L'espion
qui venait du livre

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Cet ouvrage a déjà paru chez Rivages Noir en 2014

ISBN 978-2-35887-867-8

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'ESPION QUI VENAIT DU LIVRE

« ...J'ai raté ma vie (...) à partir du jour où je suis devenu un commerçant, j'ai perdu mes vrais amis. Nous n'avons plus parlé des mêmes choses. »

Gaston Gallimard

Le Jumbo en provenance de Los Angeles venait de s'immobiliser en bout de piste. Bob Dumont jeta un coup d'œil par le hublot. Singapour, à nouveau. Ses yeux, des yeux qui avaient la couleur et la dureté de l'acier, se plissèrent. Son dernier séjour chez les Jaunes avait été plutôt mouvementé et lui laissait un goût amer dans la bouche.

Se plissèrent jusqu'à n'être plus que deux fentes. C'est mieux.

Ses yeux, des yeux qui avaient la couleur et la dureté de l'acier, se plissèrent jusqu'à n'être plus que deux fentes. Son dernier séjour chez les Jaunes avait été...

Ce n'était certes pas son premier séjour chez les Jaunes. Comme toujours, il avait le goût du sang dans la bouche.

C'est mieux.

Il défit sa ceinture, fit jouer ses muscles souples, vérifia que son Beretto était bien calé dans son holster. L'hôtesse, une blonde longue et ferme dont le chemisier se tendait à craquer sur une paire en béton, lui adressa un sourire radieux. L'hôtesse...

L'hôtesse, une blonde longue et ferme dont le chemisier strict se tendait à craquer sur une paire de seins. L'hôtesse. L'hôtesse, une

blonde longue et ferme dont le petit chemisier strict était plein à craquer d'une paire de seins énormes, lui adressa un sourire radieux. L'hôtesse, une grande blonde souple et svelte dont le petit chemisier strict craquait sous la pression de deux. Bon, on verra après. Lui adressa un sourire radieux.

D'instinct, il sut que cette marque de sympathie était destinée plus à l'homme qu'au passager. Elle avait une bouche intéressante et Bob lui rendit la politesse sans se faire prier.

Elle avait une bouche large, couleur de tulipe fraîche et Bob lui rendit la politesse sans se faire prier.

Craquait sous la pression de deux seins... Se déchirait aux coutures...

On verra après.

– Bon séjour à Singapour, Monsieur, dit-elle d'une voix de gorge très prometteuse.

– Si nous pouvons nous revoir, il le sera, fit Bob avec chaleur. Durement.

– Si nous pouvons nous revoir, il le sera, fit Bob durement.

Il menait une existence mouvementée, qui pouvait se terminer brutalement à tout instant. Aussi ne perdait-il pas de temps en préliminaires.

– Je n'osais pas vous le proposer, avoua-t-elle, ses grands yeux turquoise rivés à ceux de Dumont. Je reste quelques jours avant de repartir pour Tokyo...

Il la détailla de haut en bas. Elle était décidément carrossée à son goût.

– Nous trouverons certainement une occasion, ma belle. Où êtes-vous descendue?

– Je suis au Caesar Palace.

Il se leva, récupéra son sac de voyage.

– À très bientôt, dit-il aimablement.

Une heure plus tard, Bob pénétrait dans les toilettes pour hommes du Mah-Jong, le fameux centre commercial robotisé. Un petit homme se tenait devant les lavabos, très occupé à se laver les mains depuis une demi-heure. Bob s'approcha. L'homme portait un exemplaire du Wall Street Journal dans la poche droite de sa veste.

– Qu'est-ce que vous avez pour moi ? Je suis Dumont.

– Oui, j'ai étudié vos photos.

– Méfiez-vous des cyborgs. Alors ?

L'homme au journal jeta un coup d'œil inquiet autour de lui. Bob ne connaissait pas son nom, ne savait rien de lui. Il savait juste où le retrouver et à quoi le reconnaître. Le service était plus cloisonné que jamais, depuis le 11 Septembre.

– Il paraît que vous êtes le meilleur, Dumont. J'espère que c'est vrai, parce que ce qui nous arrive dessus n'est pas une plaisanterie.

– Al-Qaïda ?

– Vous pouvez oublier Al-Qaïda. Si mes sources sont exactes, nous allons devoir faire face à une menace bien plus terrible.

– Abrégez. Je ne suis pas un enfant de chœur.

À nouveau, le petit homme regarda autour de lui. Dans une des cabines, quelqu'un déféquait bruyamment.

– Voilà... Tenez-vous bien. Le tsunami qui a ravagé tout le sud de l'Asie et causé la mort de cent cinquante mille personnes n'avait probablement pas des causes naturelles.

Le visage de Bob demeura impénétrable.

– Si c’est vrai, qui est derrière cette opération ?

L’autre haussa les épaules.

– Igor bien sûr. Qui d’autre, à votre avis, est à ce point acharné à la destruction de l’humanité, sans aucune discrimination de quelque nature que ce soit, politique, religieuse, idéologique...

– Igor... (Les yeux de Bob se plissèrent.) Il n’est donc pas mort...

Jusqu’à n’être plus que deux fentes. Les yeux de Bob se plissèrent jusqu’à n’être plus que deux fentes. Il me faut un petit café. Est-ce qu’il me reste des filtres ?

Racheter des filtres. PENSER À CHANGER LA BOUTEILLE DE PROPANE.

– C’est agaçant, toutes ces petites interruptions...

– Que voulez-vous dire ? interrogea Bob.

– Vous n’avez pas remarqué ?

– Mais de quoi diable parlez-vous ?

– Rien, rien... Où en étions-nous ?

– Igor... (Les yeux de Bob se plissèrent jusqu’à n’être plus que deux fentes meurtrières.) Il n’est donc pas mort...

– Non, confirma le petit homme. On reconnaît sa signature... C’est monstrueux.

– La fiabilité des sources ?

– Plus de 75%. Un standard particulièrement élevé, comme vous devez le savoir. Est-ce que vous vous rendez compte de ce que cela signifie ? Si l’opération est reconduite avec succès au large de la Floride, le 11 Septembre fera figure de plaisanterie dans les livres d’histoire.

– Oui, j’avais compris.

Un bruit de chasse d'eau les fit se retourner. Un Jaune en chemise à fleurs sortit d'une cabine en souriant. Rien qu'un inoffensif autochtone, pour qui n'avait pas l'œil exercé de Dumont.

– Couchez-vous, prononça-t-il.

Trop tard. Le tueur fit jaillir un pistolet-mitrailleur Uzi et arrosa le décor sans faire de détail, perforant l'homme au Wall Street Journal sur toute sa hauteur. S'abritant aussitôt derrière le cadavre, Dumont le propulsa sur le tueur. Le souffle coupé, le Jaune tomba à genoux. Dumont lui encastra la tête dans une vespasienne. Le Jaune, à moitié aveugle, glissa dans une flaque de sang, atterrit violemment sur la céramique en vidant son chargeur au hasard. D'un atémi bien placé, Dumont lui brisa la nuque.

Un silence surréel succéda au sifflement ininterrompu des projectiles.

– On dirait que mon incognito a fait long feu, remarqua Dumont.

L'Uzi était équipé d'un réducteur de son. À l'extérieur, le massacre était probablement passé inaperçu. Si personne ne pointait son nez dans les soixante secondes, on échapperait à bien des complications avec les autorités locales.

Il se recoiffa rapidement devant la glace au-dessus du lavabo et quitta les lieux, à temps pour croiser une escouade d'uniformes armés jusqu'aux dents. Prenant son air de touriste, Dumont gagna la sortie en s'efforçant de marcher lentement. Sitôt à l'extérieur, il appela un taxi.

– Démarre, dit-il à l'autochtone affable et bridé qui lui souriait de ses deux dents.

– Oui *sahib*.

Le Jaune s'exécuta. Confortablement calé dans le fond du véhicule, Dumont alluma une cigarette Gold et détendit ses muscles un à un.

– Où allons-nous, *sahib*?

Bob réfléchit. Visiblement tout le monde à Singapour était au courant de son arrivée. Un comité d'accueil devait l'attendre à son hôtel. Il fallait improviser. L'hôtesse? Bob consulta sa montre. Il fallait laisser à la dame le temps de défaire ses valises.

- Emmène-moi visiter quelque chose.
- Oui *sahib*. Temple du Lotus Rouge.
- Tout ce que tu voudras.

Deux heures après, Dumont se présentait souplement à la réception du Caesar Palace. Un Jaune affable, costumé en pingouin, l'accueillit d'un sourire avide de pourboires.

– Mon *sahib* désire?

– Une de mes amies est descendue ici. Hôtesse de l'air, blonde, svelte... Elle fait du 95 D.

– Félicitations, *sahib*.

– Ça va, ça va... (Dumont aligna quelques dollars sur le comptoir.) Le numéro de la chambre?

– Certainement *effendi*. Mademoiselle Furie. Chambre 315.

– Entrez, dit une voix de gorge lorsqu'il eut frappé.

Par précaution, il dégaina son fidèle Beretto, poussa la porte, entra souplement. Tout semblait normal. La pièce était vide. Une forte odeur de jasmin arrivait du jardin par la terrasse dont la fenêtre était grande ouverte.

– Oui?

Elle sortit de la salle de bains à l'instant où Bob rengainait son flingue. En négligé de dentelle noire ouvert sur ses seins généreusement siliconés, elle était évidemment bien plus à son avantage que dans l'uniforme de la Panam.

– Monsieur Dumont. Je viens à peine de défaire mes bagages. Quelle excellente surprise.

– N'est-ce pas ? J'ai vu de la lumière, et je suis bien monté.

Elle eut un rire de gorge qu'il trouva tout à fait merveilleux.

– Je sens que nous allons bien nous entendre, dit-elle en désignant le canapé. Voulez-vous boire quelque chose ?

– Scotch. Avec de la glace.

Elle alla jusqu'au bar d'une démarche élégamment chaloupée. Bob apprécia en connaisseur la visible fermeté de sa croupe. Elle laissa tomber deux cubes de glace dans un grand verre, lui adressa un regard chaleureux par-dessus son épaule.

– Quelque chose me dit que vous devez bien tenir l'alcool, monsieur Dumont.

– Je vois que vous vous y connaissez en hommes.

– Pensez-vous.

Elle prit place à côté de lui, colla sa cuisse contre la sienne en lui tendant son verre, qu'elle avait généreusement rempli d'un excellent douze ans d'âge.

– Pas mal, apprécia Dumont.

– Je me sens très rassurée avec vous, monsieur Dumont.

– Ça va, ça va... Mets-toi au boulot.

Elle se pencha en avant. Elle était tout à fait rassurée, apparemment, étant donné l'ardeur avec laquelle elle se mit au travail.

Quelques instants plus tard, Dumont passait sur la terrasse, allumait une Gold. La chambre donnait sur les jardins de l'hôtel. De sombres palmiers ondulaient devant lui avec une souplesse de serpents. Il se laissa tomber dans un vaste fauteuil en bambou, rajusta distraitemment son nœud de cravate. Tout invitait à jouir de l'instant sans plus se poser de questions.

Silencieuse comme une chatte, elle se glissa près de lui. Embrasés par le couchant, ses cheveux lâchés roulaient comme une lave dans le creux de ses reins. Il y avait un moment déjà qu'elle ne portait rien d'autre que ses chaussures. Il apprécia le spectacle, prit le verre plein qu'elle lui tendait.

– Tu as été fantastique, dit-elle.

– Oui, reconnut Dumont.

Ils trinquèrent. Elle le frôla, alla s'accouder à la balustrade, merveilleusement impudique. Bob soupira.

– Il ne faudrait pas que ça nous fasse perdre de vue les dures réalités de la vie, prononça-t-il comme pour lui-même.

– Que veux-tu dire?

– Igor savait très bien que j'échapperais à son tueur à la petite semaine. En fait, cela faisait partie de son plan. Détourner les soupçons et t'ouvrir un boulevard.

– Mais...

– Te fatigue pas. Ton vraie nom est Ilsa Goulag, matricule... 1764099 je crois, section 12V. Lorsque j'ai étudié ton dossier tu étais brune et tu portais les cheveux au carré. On disait aussi que tu ne commettais pas d'erreurs. Apparemment, ce n'est plus le cas.

Elle avait compris. Un petit pistolet nacré venait d'apparaître dans sa main. Il avait beau être petit, il devait pouvoir cracher du .22, ce qui ne pardonnait pas à cette distance.

– Pas mal, apprécia-t-il. Je me demande bien où tu as pu planquer ce joujou pendant tout ce temps.

– Je répare très vite mes erreurs, chéri. C'est pour cela qu'elles n'apparaissent pas dans mon dossier.

Dumont aspira la fumée de sa cigarette. Il sentit l'extrémité du dard contre ses dents.

– Adios, baby. C'était bien le temps que ça a duré, dit-il.

Un sifflement à peine audible dans la nuit de Singapour. Le dard empoisonné s'enfonça entre les seins de l'espionne. À cette distance du cœur, l'effet du poison était quasi-instantané. La paralysie gagna l'extrémité des membres en une fraction de seconde, bloquant son doigt sur la queue de détente. Ses yeux se révoltèrent. Elle tomba raide aux pieds de Bob.

Il s'agenouilla au-dessus d'elle. Déjà il n'y avait plus une étincelle de vie dans ses grands yeux vides. Sa langue enflée pendait hors de sa bouche, en une dernière grimace d'invite à ce qu'elle savait faire de mieux.

– Dommage, prononça Bob en prenant son pouls par précaution.

Elle était encore chaude et il se dit que ce métier n'avait pas que des bons côtés.

– S'agirait maintenant de ne pas moisir ici.

Il lui ferma les yeux, se redressa vivement. Effectivement, ce n'était pas le moment de s'attarder : on frappait à la porte de la chambre. Bob jeta un dernier regard circulaire. Il vida son verre, essuya hâtivement ses empreintes, et sans hésiter, enjamba la balustrade. Il se réceptionna doucement, gagna l'allée principale sans se retourner. En moins d'une minute, il était dans la rue.

Il se dirigea à grands pas vers le boulevard Feng-Shui, qui traverse Singapour du nord au sud. Un taxi arrivait à point nommé.

Dumont haussa un sourcil. Le véhicule obliqua résolument vers lui et s'arrêta à sa hauteur dans un épouvantable crissement de pneus. La portière s'ouvrit à la volée.

– Montez, Dumont. Dépêchez-vous, nous avons perdu assez de temps.

Toujours sur ses gardes, Bob s'installa sur la banquette arrière. Un petit homme d'une cinquantaine d'années, un Occidental, vêtu d'un costume sobre et d'un imperméable défraîchi, s'y trouvait déjà. Dégarni, tassé sur lui-même comme une bestiole prête à bondir, il regardait Dumont par-dessus une paire de verres épais, d'un air consterné.

– À l'hôtel, dit-il au chauffeur, qui embraya aussitôt.

– À qui ai-je l'honneur? demanda Bob.

– Delafeuille. Mes respects.

– Delafeuille, Delafeuille... Votre nom me dit vaguement quelque chose...

– Évidemment, abruti. Je suis votre éditeur. L'homme qui met sur le marché vos aventures ineptes.

– Parfaitement, vitupérait le petit homme d'une voix frémissante d'indignation, le misérable qui accorde l'*imprimatur* à ces choses écrites avec les pieds, le criminel qui permet à ces délires sériels et prépubères de se répandre dans les linéaires, c'est moi.

– Je vous trouve un peu dur, m'sieur Delafeuille, fit Dumont.

– Dur? Vous me trouvez dur?

Ils avaient pris place dans les salons, déserts à cette heure avancée, du Grand Hôtel de Singapour où Delafeuille était descendu. L'éditeur en était à son troisième pastis. La colère aidant, il avait les joues pourpres et l'œil injecté. Par prudence, Dumont avait adopté un ton paisible, amical.

– Vous en prendrez bien un autre?

– Un autre quoi?

– Un autre verre.

– Ça oui! J'en ai besoin, après ce que nous venons de lire.

Dumont fit un signe en direction du bar. Delafeuille, les yeux fixes, regardait le fond de son verre.

– Vingt pages, marmonna-t-il. Même pas vingt pages et nous

avons déjà eu droit à un déballage de lieux communs aux petits oignons...

– Écoutez, fit Dumont en se renversant dans son fauteuil, je ne suis pas spécialiste comme vous, mais personnellement j'ai trouvé ce premier chapitre très enlevé.

– Vous n'êtes pas sérieux.

– Eh bien, je ne sais pas... Il y avait beaucoup d'action et...

– Blablabla. Des scènes on ne peut plus convenues. D'ailleurs, tout est convenu, donc soporifique, dans cet univers de pacotille. Vous voulez que je vous dise la vérité?

– Allez-y.

– John Davis est *out of control*.

En prononçant le nom de John Davis, Delafeuille monta de deux tons dans les mauves.

– John... De qui parlez-vous?

– L'auteur.

– Ah oui.

– Quand je dis l'auteur, c'est évidemment un terme technique, précisa Delafeuille avec un regard haineux. Des auteurs, des vrais, j'en ai connu quelques-uns. Croyez-moi, ils étaient parfaitement incapables d'écrire des choses comme : « fit jouer ses muscles souples ». Ou : « d'une voix de gorge très prometteuse ». Et je leur en sais gré.

– C'est le genre qui veut ça.

– Il a bon dos, le genre. Ce bouquin dégénère dès les premières lignes. On dirait une chose malade. Ce type a pété les plombs.

– Vous voulez dire, John Davis?

Delafeuille monta de deux tons dans les mauves.

– Ne prononcez pas ce nom-là devant moi.

- Bon.
- Il est *out of control*.
- Est-ce vraiment un défaut pour un artiste?
- Artiste? C'est lui qui a collé cette réplique dans votre bouche?

Il ne manque pas d'air.

- Je disais ça comme ça.

– Il est *out of control*, et ce qui est pire, *out of fashion*. C'est daté, daté... Il n'a plus aucun sens des réalités, en particulier des réalités éditoriales. Il n'a absolument aucune idée de ce que les gens lisent de nos jours. Je suis sûr qu'il n'a même jamais mis les pieds à la Fnac.

- Vous rigolez, m'sieur Delafeuille.

– Taisez-vous. Il a dépassé la mesure. Je ne pouvais pas le laisser continuer sans rien faire. Ce coup-ci j'ai décidé de m'embusquer dès la fin du chapitre 1. Voir sur place comment on peut en arriver à des extrémités pareilles.

Dumont fronça les sourcils. Quelque chose ne collait pas dans le récit de Delafeuille.

- Mais... C'est quand même très curieux ce que vous dites là...

- Plaît-il?

– Cette façon de vous embusquer sur la fin du chapitre 1. Je ne sais pas, je trouve ça curieux...

– Et qu'est-ce que vous auriez fait à ma place? C'était très mal parti, cette histoire. Il fallait bien que j'intervienne!

- Sans doute.

Delafeuille vida son verre.

- Le seul nom de John Davis me donne des boutons.

- Ça vous ferait plutôt monter de deux tons dans les mauves.

– John Davis... J’aurais dû comprendre que ce pseudonyme imbécile ne laissait rien augurer que de très médiocre.

– Ce n’est pas une raison pour détériorer le matériel.

Delafeuille en effet, était en train d’enfoncer ses ongles dans les coussins du fauteuil, arrachant sauvagement le tissu à petites fleurs.

– Damnation, s’exclama-t-il en regardant ses mains s’agiter avec horreur. Me voilà prisonnier de cette prose outrancière. Je fais n’importe quoi.

– Très juste.

– Ne faites pas trop le malin, Dumont. Vous êtes là-dedans jusqu’au cou, vous aussi, vous le premier... Et croyez-moi, il peut nous arriver à peu près n’importe quoi. Vous savez qui est en réalité... (Delafeuille aspira beaucoup d’air.) “John Davis”?

Dumont alluma une cigarette Gold.

– Vous allez me le dire.

– Un escroc. Un alcoolique. Un ringard. Un crétin qui porte les mêmes pantalons à pattes d’ef’ depuis trois décennies.

– Continuez.

– Habite une masure délabrée sur le plateau du Quercy, joue de la guitare folk devant sa cheminée en inhalant du cannabis et ne sait même pas qu’Internet existe.

Comme Dumont allait répliquer, une serveuse élancée, en bikini noir et talons hauts, ondula jusqu’à eux. Delafeuille regarda avec effroi les seins siliconés que la fille pointait sur lui et que le tissu arachnéen avait du mal à contenir.

– Qu’est-ce que c’est que ça? interrogea-t-il avec épouvante.

– Une serveuse, fit Dumont sans s’émouvoir.

– C’est effroyable. Le tissu du bikini est *arachnéen*.

– Oui. Personnellement je trouve ça assez plaisant.
– Mais vous ne comprenez pas! Ce sont de grosses ficelles. Des facilités de bac à soldes. Plus personne n’oserait écrire ça de nos jours. John Davis est *out of control*.

– *Out of fashion*, voulez-vous dire.

– Ces messieurs ont commandé des dragées? interrogea la serveuse.

– Pas du tout, répliqua Delafeuille, mal à l’aise. Un pastis.

La fille laissa tomber son plateau, découvrant soudain un Uzi avec réducteur de son qu’elle braqua sur Delafeuille tétanisé.

– Au secours, gémit-il.

Mais déjà Dumont avait souplement bondi. Avant même que la créature ait eu le temps d’accomplir son œuvre de mort, il lui avait silencieusement enfoncé un cran d’arrêt entre les côtes. Impitoyable, la lame sectionna l’aorte avec précision. La fille ouvrit la bouche pour crier, mais elle était déjà morte. Dumont la rattrapa avec dextérité tandis qu’elle s’effondrait, jeta un rapide coup d’œil alentour. Tout s’était passé à la vitesse de l’éclair. Personne n’avait rien remarqué.

– Aidez-moi, m’sieur Delafeuille.

– Hein? Mais... Que s’est-il passé?

– Prenez-la par les pieds.

Delafeuille, blanc comme un linge, semblait incapable de bouger.

– Pourquoi? Qu’est-ce que vous faites?

– Cachons-la derrière le yucca.

– J’ai failli... Elle allait...

– C’est une question de secondes, intima durement Dumont.

Remuez-vous!

Delafeuille reprenait peu à peu ses esprits. Il prit docilement la fille par les pieds et, soufflant et suant, aida Dumont à la transporter discrètement jusqu'à l'entrée du bar. Là, ils déposèrent le corps derrière une gigantesque plante exotique en pot, où on ne risquait pas de le découvrir avant plusieurs heures.

– Ce bouquin est incohérent, ahana Delafeuille en se redressant. C'est n'importe quoi. En plus (il essuya la sueur de son front d'un revers de main) on risque sa peau.

– Vous faites pas de bile, m'sieur Delafeuille, le tranquillisa Dumont en rajustant sa cravate. Vous ne risquez rien avec moi. Je suis un professionnel.

– Oui, oui. Et vous vous déplacez souplement. Un peu comme un tigre.

– Très juste. Comment le savez-vous?

L'éditeur haussa les épaules, saisit Dumont par le bras. Visiblement il avait hâte de s'éloigner.

– Soit, dit-il d'une voix qui avait retrouvé un peu de sa fermeté. Je ne peux pas faire grand-chose au sujet de ces péripéties sauvages et dénuées de sens. Mais bon sang, il y a tout de même moyen d'améliorer le produit. Il le faut, si je veux écouler plus de dix exemplaires et cesser d'être la risée de la profession.

– Quel produit? Le gaz X-22?

– Mais non. Vous, votre bouquin. Un bouquin est un produit. Au même titre qu'une poudre à laver ou une bagnole.

– Tiens?

– Évidemment. Qu'est-ce que vous imaginez? Il y a un marché du livre. Plusieurs milliers de nouveautés par an. Pour gagner, il faut être dans la tendance et correctement médiatisé. Comme n'importe quel yaourt. Ce n'est pas moi qui invente les règles.

– Giono? Schnitzler? James? Des yaourts?

– Attendez, attendez. Stop. Vous me parlez de littérature. Ici nous sommes bien d'accord, nous sommes dans un roman de gare.

– Ouais. (Dumont haussa les épaules avec décontraction.) Vous savez, ça ne veut plus rien dire. On vend de tout dans les gares, maintenant.

– Ça va, n'inversez pas les rôles. C'est très agaçant.

– Vous savez, moi, ce que j'en dis...

– Oui, eh bien, ne le dites plus. Je vais vous reprendre en main.

– Tant que ça ne gêne pas le déroulement de mon enquête.

– Arrêtez, je ne peux pas rire. Bon, allons-y.

Delafeuille empoigna à nouveau Dumont par le bras et l'entraîna en direction des ascenseurs, tout en jetant des regards inquiets de droite et de gauche. De fines gouttes de sueur perlaient sur ses tempes. Visiblement l'épisode de la serveuse au PM l'avait secoué.

– Où allons-nous? demanda Dumont sans se départir de son flegme légendaire.

– Dans la suite que nous avons réservée à votre nom. Avant toute chose, nous allons procéder à une indispensable opération de *relooking*.

– C'est-à-dire?

– Vous allez porter du Armani. Du Versace. Du Ermenegildo Zegna.

– Pour quoi faire?

– Pour bénéficier de l'imaginaire associé à ces marques, d'une part, vous reconnecter à l'époque, d'autre part.

– Écoutez, si ça peut vous faire plaisir.

– Et puisqu'on en parle, faudrait voir à mettre un terme à ces stupides propos racistes. On ne dit pas des "Jaunes".

- Mais ils sont jaunes. Fourbes. Ils sont au service du mal.
- Ils ne sont pas jaunes. Ce sont des Asiatiques. Des citoyens du monde, comme vous et moi.

Tout en parlant, ils étaient arrivés à l'ascenseur. Le liftier, un Jaune de petite taille, au regard extraordinairement fourbe, les précéda dans la cabine avec force courbettes.

Le soleil descendait lentement sur les eaux de Singapour, incendiant de reflets pourpres les parois de plexiglas des hautes tours d'affaires. Bob, une serviette nouée sur les reins, sortit de la douche en faisant jouer ses muscles souples. Delafeuille était assis sur le lit, l'air hagard. Un peu de bave luisait à ses commissures.

– Quoi, mes commissures ?

– C'est vrai, vous êtes crispé, vous bavez un peu. Vous ne voulez pas prendre une douche ?

Machinalement, Delafeuille essuya ses lèvres minces d'un revers de main.

– Il y a plus urgent à faire.

– Ne pensez pas qu'au boulot, Delafeuille.

– Qu'est-ce que vous faites avec ce téléphone ?

– J'appelle la réception, qu'ils nous envoient des filles.

– Arrêtez ça tout de suite. Les hôtels internationaux ne sont pas des réseaux de prostitution, sauf dans la tête de John Davis qui n'a jamais quitté le Quercy.

– Bon, alors qu'est-ce que vous proposez ?

Dumont raccrocha le téléphone avec désinvolture. Il se laissa tomber dans un fauteuil, alluma une élégante cigarette Gold, manufacturée spécialement pour lui en Angleterre. Un silence pesant s'établit entre les deux hommes. Dumont souffla un rond de fumée vers le plafond.

– Et cette manie de fumer des cigarettes Gold... marmonna Delafeuille d'une voix presque inaudible.

– La fumée vous dérange?

– Ce qui me dérange, c'est cette accumulation de marques fantaisistes, qu'on ne peut se procurer nulle part, sur lesquelles il est impossible de fixer un ordre de prix et qui donc ne font fantasmer personne.

Dumont fronça les sourcils.

– Que voulez-vous dire?

– Mettez un peu les pieds dans le réel, mon vieux. Il n'y a aucun imaginaire, dans un paquet de Gold.

– Là, je ne vous suis plus. C'est une marque inventée, justement.

– Oui, justement. Vos lecteurs ne peuvent pas la situer.

– Je ne comprends pas.

– Les gens, expliqua Delafeuille en détachant les syllabes, ont besoin de savoir combien ça coûte. Sinon ils ne peuvent pas rêver.

– C'est un peu désespérant, ce que vous dites là.

– Ce n'est pas votre affaire, ni la mienne. C'est comme ça, c'est tout. Dumont, nous devons prendre ces réalités en compte. Nous devons améliorer le produit.

– Écoutez, si ça peut vous aider à vous détendre, c'est bien volontiers.

Delafeuille épongea son front baigné de sueur. Il regarda un instant Dumont comme s'il cherchait à percer ses intentions véritables. Le visage de Dumont demeura impénétrable.

– OK Dumont. Reprenons ensemble le chapitre 1.

– OK.

Delafeuille sortit de la poche de son imperméable un exemplaire de *L'Espion qui venait du livre* et se mit à le feuilleter avec une dextérité d'employé de banque. Dumont eut un regard appréciateur pour la blonde comestible de la couverture, en porteparretelles et bas noirs, qui lui adressait un sourire d'invite.

– Je passe sur la forme épouvantable, piaillait Delafeuille. Bien. Donc vous débarquez de Los Angeles. Pourquoi pas, après tout... Par contre, vous ne faites même pas mention du jetlag. Vous perdez une bonne occasion d'accrocher le lecteur, par un de ces petits détails qui font vrai, auxquels il peut s'identifier. Vous savez, les gens voyagent beaucoup, maintenant. Ils passent leurs vacances aux antipodes. On n'est plus dans les années 60. Ils savent comment ça se passe un voyage en avion. Vous, vous arrivez frais comme un gardon.

– Je suis un agent surentraîné.

– Vous êtes un héros de pacotille, qui se meut dans un monde incroyable, voilà ce que vous êtes.

– C'est un néologisme.

– Quoi ?

– Incroyable. C'est un néologisme.

– Et alors ? s'empourpra Delafeuille. Mieux vaut un petit néologisme de temps à autre que des mots dont plus personne ne comprend la signification. Les filles ne sont pas carrossées, de nos jours ! Personne ne sait ce que ça veut dire, carrossé !

- Bon, bon. Calmez-vous.
- Ensuite, tous les Asiatiques ne font pas partie d’une organisation visant à nous anéantir. C’est dans votre tête. Ce sont des gens très bien. Des acteurs de l’économie moderne. Pas des barbares en pagne. Et la douane?
- Quoi la douane?
- Vous passez la douane avec des Beretto, vous?
- Ben oui.
- Je rêve. En plus, vous trouvez ça normal. Même quand je vous mets le nez dessus.
- Vous savez, je fais ça depuis le premier épisode de la série. C’est comme une seconde nature.
- «Dumont lui encastra la tête dans une vespasienne». Bon sang, il a réellement écrit ça. Rien ne l’arrête.
- Qui donc?
- Mais John Davis, bien sûr! Pas Proust!
- Dumont, qui se demandait bien où Delafeuille voulait en venir, tirait sur sa cigarette en silence, le visage impénétrable.
- Cette scène interminable et grotesque dans les toilettes... Ça me tombe des mains, ce truc... Mais nom de Dieu, qu’est-ce qu’il fume?
- Si vous le détestez tant que ça, prononça calmement Dumont, pourquoi continuer à le publier?
- Parce que nous avons signé un contrat. Toutes les nuits – toutes les nuits vous entendez? Je rêve qu’il tombe en panne d’inspiration et qu’il cesse d’écrire ces insanités. Mais non. L’imbécile croit qu’il doit se nourrir. Subsister. Il en torche un tous les deux mois.
- Un quoi?

– Une de vos aventures bidon.
– Remarquable.
– Odieux, oui. Bon, après. Les Jau... les Asiatiques ne disent pas « sahib » ni « effendi ».

– Écoutez, c'est exotique. C'est ça l'important. Après, bon. Tout ça n'est peut-être pas d'une absolue rigueur documentaire. C'est normal. C'est la licence poétique.

– Ne me parlez pas de poésie ou je vous tue!

Un petit pistolet automatique à crosse d'ébène venait de jaillir dans la main de Delafeuille. Malgré son expérience des retournements de situation imprévisibles, Bob ne put réprimer un mouvement de recul.

– Vous, Delafeuille? Vous êtes dans leur camp?

– Hein, quoi? (Delafeuille baissa des yeux ahuris sur ses petites mains noueuses, comme si elles ne lui appartenaient plus.) Qu'est-ce que c'est que ce truc? Qu'est-ce qui m'arrive?

Cette hésitation fut fatale à Delafeuille. Dumont bondit. Précis comme un sabre, le tranchant de sa main fracassa le poignet de l'éditeur, qu'il retourna et jeta au sol d'une clé classique de gréco-romaine, tout en attrapant au vol, de sa main gauche restée libre, l'automatique qui avait fusé dans les airs.

Un genou au creux des reins de son adversaire impuissant, Dumont posa l'automatique sur le lit et tira sur sa cigarette avec classe.

– OK. Maintenant dites-moi ce que vous avez fait du vrai Delafeuille.

– C'est moi le vrai Delafeuille, piailla Delafeuille. Si vous m'étranglez, ce bouquin ne sortira jamais.

Dumont relâcha légèrement son étreinte.

– Alors comment expliquez-vous ce qui vient de se passer?
D'où sortez-vous ce joujou?

– Mais je n'en ai pas la moindre idée. Il n'était pas là la seconde d'avant. Je n'ai jamais eu d'automatique, encore moins d'automatique à crosse d'ébène.

– Et ça, c'est quoi? Un palm-pilot?

– C'est John Davis! Il a encore allumé un de ses pétards surdosés. Il est stone. Il ne contrôle plus du tout l'intrigue.

– Hmm, fit Dumont. Ça se tient.

– Non, justement.

– Oui, c'est ce que je voulais dire. Remarquez, à sa décharge, vous n'étiez pas prévu dans le scénario. Mettez-vous à sa place. Ça doit lui demander des ajustements colossaux.

– Ça y est. Ça va être ma faute, maintenant.

La voix de Delafeuille n'était plus qu'un rôle indistinct.

– Dites, je ne peux plus respirer. C'est très désagréable.

– Comment? fit Dumont. Je ne comprends rien. Votre voix n'est plus qu'un rôle indistinct.

Delafeuille ouvrit la bouche pour répliquer, mais aucun son n'en sortit. Dumont hocha la tête.

– OK, OK. Vous en rajoutez un peu, tout de même.

Dumont libéra Delafeuille, qui se traîna jusqu'au lit, légèrement mauve. Bob se rassit dans le fauteuil, très calme. Delafeuille desserra sa cravate, défit le premier bouton de sa chemise et se massa le cou. Bob observait l'extrémité de sa cigarette d'un regard neutre. Un silence pesant s'établit entre les deux hommes.

– Vous m'avez fait mal, chuinta Delafeuille au bout d'un moment.

– Vous m'avez menacé d'un pistolet.

– Mais nom de Dieu, j’y suis pour rien je vous dis!

Delafeuille eut une quinte de toux. Dumont haussa les épaules.

– Ça va, je vous crois. Mes réflexes de tigre ont joué, c’est tout.

– J’ai au moins deux vertèbres brisées.

– Certainement pas. Je connais tous les points vitaux et je contrôle parfaitement la pression.

– Votre comportement a quelque chose de pavlovien.

– Bon, écoutez, on ne va pas passer la journée là-dessus. De quoi parlions-nous avant ce regrettable incident?

Les yeux perdus dans la moquette, Delafeuille semblait toujours occupé à reprendre ses esprits.

– Le chapitre 1, ahana-t-il. Dès la première page, un manque de rigueur... (Il chercha des yeux son exemplaire de *l’Espion*, ne le vit nulle part.) Où est mon bouquin?

– Je ne sais pas, il a dû voler quelque part.

– Oui, mais où?

– Vous avez regardé sous le lit?

Les deux hommes se mirent à quatre pattes. Après quelques minutes de fouille infructueuse, ils durent se rendre à l’évidence : l’exemplaire avait disparu.

– C’est tout de même un monde, s’exclama Delafeuille en se massant les reins. Il était encore là il y a cinq minutes.

– Le fait est qu’il n’y est plus.

– Mais enfin, c’est absurde! Les choses ne disparaissent pas comme ça, voyons.

– Nous devons nous en tenir aux faits, Delafeuille.

– Oui, eh bien, ce n’est tout simplement pas possible! Cet univers n’est même pas stable. Sans parler de logique interne!

– Dommage, fit Bob en se rasseyant. Cet exemplaire constituait une piste solide. C'était un moyen d'en savoir plus sur la suite des évènements...

– Vous n'allez pas recommencer à me soupçonner?

– Je remarquais juste.

– Vous avez un air soupçonneux.

– C'est vous qui avez une tendance à la parano. Nous avons intérêt à faire équipe, vous savez.

– Justement, je ne sais pas si je peux compter sur vous.

– Évidemment, vous pouvez compter sur moi : je suis le héros. Bon, alors... Vous aviez des remarques de fond concernant le début de cette aventure.

Delafeuille, à nouveau assis sur le bord du lit, avait l'air abattu. Il regarda longuement Dumont par-dessus ses petites lunettes, avant de prononcer d'une voix atone :

– Depuis que John Davis est coupé du monde, il en a coulé de l'eau sous les ponts, croyez-moi. Ah, les négligés de dentelle noire, les dialogues à deux balles... Quelle blague! Ce style allusif ne fait plus recette nulle part.

– Et donc?

– La prochaine fois vous me ferez le plaisir de consommer. Je veux au moins une sodomie explicite, suivie d'une éjaculation faciale. Ce qui se fait maintenant, quoi.

– Je ne suis pas contre. Vous êtes un bon bougre, finalement.

– Je ne suis pas un bon bougre, je suis un professionnel de l'édition, qui vit avec son temps. Votre virilité de bazar, regard d'acier, cicatrices et compagnie! Réveillez-vous, mon vieux, il y a eu deux guerres mondiales depuis ce temps-là.

– OK, fit Dumont, je marche.

– Oui, évidemment, vous, dès qu’il s’agit de... Bon, ce qui est fait est fait. Passez votre costume Armani. C’est maintenant qu’il faut rectifier le tir.

Delafeuille bondit sur ses pieds. Il semblait avoir retrouvé du poil de la bête.

– Je vous attends dans le hall.

Resté seul, Bob alluma une Gold au mégot de la première. Son enquête avait tourné court. Avec Delafeuille dans les pattes, il risquait fort de ne plus pouvoir avancer. En tout cas, pas au même rythme : l’éditeur visiblement n’était pas un homme d’action. Pour retrouver la piste d’Igor, Bob devait avoir les coudées franches.

Il fallait jouer serré. Il vérifia sur le cadran de sa montre que le mouchard discrètement accroché au revers de Delafeuille fonctionnait, et que celui-ci n’avait aucune intention de le suivre. Un voyant lumineux dont l’intensité allait décroissant indiquait avec précision la position de Delafeuille. Tout se déroulait comme prévu. L’éditeur se dirigeait effectivement vers le hall de l’hôtel.

Dumont enfila un costume de bonne coupe, cala son fidèle Beretto dans son holster et sauta souplement par la fenêtre.